

J.-J. de Tschudi et le musée d'histoire naturelle de Neuchâtel

Autor(en): **Godet, P.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin de la Société Neuchâteloise des Sciences Naturelles**

Band (Jahr): **29 (1900-1901)**

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-88460>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Séance du 1^{er} novembre 1900

J.-J. DE TSCHUDI

ET LE MUSÉE D'HISTOIRE NATURELLE DE NEUCHÂTEL

ANNÉES 1838-1841

PAR P. GODET, PROFESSEUR

Le Musée d'histoire naturelle de Neuchâtel a eu son voyageur en la personne du Dr J.-J. de Tschudi, de Glaris. Le voyage, qui a beaucoup enrichi nos collections, s'accomplit au milieu de nombreux obstacles, comme en font foi les lettres adressées par le voyageur à M. L^s de Coulon, directeur du Musée. C'est de cette correspondance¹ qu'a été extraite la notice suivante, pour conserver le souvenir de faits intéressant notre vie scientifique neuchâteloise.

Dans l'année 1837, des banquiers de Genève, MM. de Grenus (maison Grenus frères & C^{ie}), conçurent le plan d'une grande entreprise, consistant à expédier dans les ports de diverses parties du monde un navire, chargé de toute sorte de marchandises, dont la vente pourrait procurer un profit plus ou moins considérable. Le vaisseau en question, l'*Edmond*, un « fin voilier », sous le commandement du capitaine Chaudière, devait faire le tour du monde, en passant par

¹ Quelques détails sont empruntés aux *Reise Skizzen*, deux volumes publiés en 1846 par M. de Tschudi et contenant, avec des souvenirs de voyage, la description du Pérou. Cet ouvrage, très détaillé et bien documenté, montre chez M. de Tschudi les qualités d'un observateur de premier ordre.

la côte occidentale de l'Amérique (Chili, Pérou, Mexique, Californie, Amérique russe), et revenir en Europe par les îles Sandwich, l'Australie, etc.

MM. de Grenus (11 novembre 1837) offrirent aux divers musées suisses de prendre *gratis* à bord un naturaliste auquel serait réservée une cabine et qui mangerait à la table du capitaine. Ce naturaliste pourrait descendre à terre pendant les relâches et réunir de précieuses collections, surtout dans les endroits jusqu'alors inexplorés. Ni Berne ni Genève ni Bâle n'accueillirent cette proposition, car dans cette affaire il y avait bien de l'inconnu, et puis il fallait se procurer une somme assez importante pour couvrir les frais des séjours à terre, qui restaient à la charge du voyageur. D'ailleurs le but de l'entreprise était essentiellement commercial, et l'on pouvait prévoir des conflits entre les intérêts du commerce et ceux de l'histoire naturelle.

MM. de Grenus avaient intéressé à leur entreprise un certain nombre de commerçants suisses; ils étaient parvenus à réunir pour environ 700 000 francs de marchandises. L'importance même de cette cargaison offrait un grand inconvénient, car, une fois installée à bord, elle devait encombrer le navire au point de ne plus laisser au naturaliste voyageur qu'une place insuffisante; mais, à ce moment, personne ne se préoccupa de cette question.

Ce fut Neuchâtel qui accepta la proposition séduisante, on peut le dire, de MM. de Grenus. Grâce à une souscription provoquée par MM. de Coulon, père et fils, on trouva la somme de 4 000 francs. Plus tard, le roi de Prusse, prince de Neuchâtel, y ajouta une subvention de 2 000 francs. Un jeune naturaliste, le

Dr J.-J. de Tschudi, de Glaris, déjà connu par divers travaux scientifiques (principalement sur les Batraciens), s'offrit pour entreprendre cette expédition. C'était un homme ardent, énergique, excellent observateur, passionné pour l'histoire naturelle. Son savoir était incontestable, sa santé excellente. Parfois sujet à se laisser emporter par l'imagination et à vendre, comme on dit, la peau de l'ours avant de l'avoir tué, il ne connaissait pas le découragement. Il était donc tout à fait à la hauteur de sa mission et fut accepté avec empressement, sur la recommandation de M. le professeur Agassiz.

Après s'être sérieusement préparé au voyage en Hollande et à Paris, il attendait impatiemment l'heure du départ. A ce moment, le bruit courut que les armateurs du vaisseau, MM. Gaudin frères, du Havre, avaient l'intention de vendre l'*Edmond* au Pérou et de liquider là toute la cargaison, ce qui, naturellement, devait mettre fin au projet de voyage autour du monde. M. Louis de Coulon fut tranquilisé à ce sujet par MM. de Grenus, qui écrivirent qu'ils envisageaient la chose comme tout à fait impossible. Toutefois ce bruit devait avoir une cause : cela fit un moment hésiter M. de Tschudi, mais l'idée d'explorer des contrées inconnues, au point de vue de l'histoire naturelle, ne fût-ce que le Chili et le Pérou, peut-être même l'Amérique centrale, le fit passer sur cette éventualité.

Après bien des retards, l'*Edmond* mit enfin à la voile, le 27 février 1838.

Le navire quitta le Havre, par une sombre matinée, au milieu de bourrasques de neige. Aucun rayon de soleil, perçant les nuages, ne vint sourire aux voya-

geurs et leur présager une heureuse navigation. Retenu pendant plusieurs jours dans la Manche par le mauvais temps, le 5 mars l'*Edmond* sort enfin du canal et marche rapidement, poussé par un favorable vent du nord. Le trente-cinquième jour, on passe la ligne avec les cérémonies habituelles.

Le 3 mai, on atteint le cap Horn. Dans ces parages dangereux, célèbres par leurs vagues énormes, le vaisseau, assailli par une violente tempête qui dura vingt-deux jours, ne dut son salut qu'à sa solidité et au sang-froid du capitaine. Après quatre-vingt-dix-neuf jours de navigation, l'ancre fut jetée dans la rade de San Carlos, capitale des îles Chiloë. Le 29 juin, on était à Valparaiso. Une longue lettre, datée de *Valparaiso* (le 5 juillet 1838) et adressée à M. Louis de Coulon, raconte la traversée. M. de Tschudi s'y plaint de son installation à bord; la place lui fait défaut; il est obligé de disposer sur son propre lit les peaux des oiseaux qu'il a tués et de se coucher à côté. On lui fait bien espérer que la situation pourra s'améliorer, mais il semble y avoir déjà quelques tiraillements entre lui et le capitaine.

La lettre contient d'intéressants détails sur les animaux rencontrés en route. Ce sont des oiseaux de mer : *Albatros*, *Pétrels*, *Goëlands*, etc., dont le docteur a tué un certain nombre. Le 27 mai, dans les parages des îles Canaries, on a pris une hirondelle (Hir. de cheminée, *H. rustica*, L.). La pauvre bête n'a pas trouvé grâce devant la science : elle se trouve actuellement dans une des vitrines de notre musée.

A San Carlos, le navire a séjourné quinze jours à cause des vents contraires et pour prendre de l'eau et des vivres. M. de Tschudi est descendu à terre pour

s'y occuper de recherches zoologiques. Il dépeint l'île de Chiloë, la plus grande de l'archipel, composé lui-même de plus de deux cents ilots. Après quelques détails donnés sur la ville de San Carlos et sur ses habitants, l'auteur de la lettre parle de la contrée elle-même. Lorsque l'*Edmond* arriva à Chiloë, au milieu de l'hiver de ce pays (juin), l'île était encore toute verte, car tous les arbres indigènes y portent des feuilles persistantes, les arbres à feuilles caduques n'y étant représentés que par quelques pommiers importés d'Europe. Pas de fleurs à cette époque, si ce n'est celles d'une espèce de chèvre-feuille. A une lieue de San Carlos commencent les forêts vierges, composées d'immenses chênes dont le tronc, à la base, est entouré d'une barrière impénétrable de lauriers et de myrtes, de sorte qu'on ne peut en approcher. Pas d'insectes visibles, tous dorment leur sommeil d'hiver : M. de Tschudi prétend avoir retourné plus de mille pierres, sans en trouver un seul. En revanche, il a observé plusieurs oiseaux curieux : des *Cathartes*, des *Pigeons*, des *Flamants* (le flamant du Chili), des *Cormorans*, le *Grèbe à calotte noire* (*Podiceps occipitalis*, Less.) dont les yeux brillent comme des rubis, et surtout le *Cygne à cou noir*, introduit depuis dans les bassins d'Europe. Outre des oiseaux, notre naturaliste a recueilli une nouvelle espèce de *Batraciens*, des *Poissons*, des *Mollusques*, des *Crabes* et une sorte de *Verluisant*, différente de celle de nos pays.

A San Carlos vit par grandes troupes une espèce d'autour, le *Polyborus chimango*. Cet oiseau, respecté des habitants, pénètre jusque dans les maisons; il se nourrit de tout ce qu'il rencontre et contribue ainsi à l'entretien de la propreté des rues.

Le climat des îles Chiloë est désagréable, humide et froid. Pendant l'hiver, on ne voit presque pas le soleil : le proverbe dit « qu'il y pleut pendant six jours, et que le septième, le ciel est couvert¹ ».

Dans la même lettre, M. de Tschudi parle de sa position. Il a dû, bien à regret, abandonner l'idée de faire le tour du monde. L'*Edmond* restera deux ou trois ans au Chili et au Pérou, tout au plus ira-t-il au Mexique. Notre voyageur prend son mal en patience, disposé qu'il est à profiter de toutes les occasions pour remplir au mieux sa mission.

La lettre suivante est datée de la Rade de Valparaiso (25 juillet).

Le 29 juin, l'*Edmond* a mouillé dans la rade de Valparaiso. Le Chili et le Pérou sont en pleine guerre : dans le port règne la plus grande activité, parce que l'armée chilienne, forte de 6 000 hommes, doit partir le lendemain sur 11 bâtiments de guerre, accompagnés de 32 navires de transport. Le général chilien Bulnes se propose de débarquer au Callao, d'où il marchera directement sur Lima, la capitale du Pérou. Quant au général péruvien Santa Cruz, le « protecteur » de la Confédération Pérou-Bolivienne, il n'a que deux navires de guerre, mais son armée est de 18 000 hommes.

Les circonstances sont fâcheuses pour M. de Tschudi et le remplissent d'incertitude, car la localité de Payta où il voulait se rendre est dépeuplée ; tout le pays est sens dessus dessous, il n'est pas possible de pousser jusqu'au Mexique, bloqué par la France, etc.

Nouvelle lettre, datée de Lima (9 octobre 1838).

¹ *Reise Skizzen.*

Le 14 août, l'*Edmond* a quitté le port de Valparaiso et est allé mouiller au Callao (25 août), où se trouvait l'escadre chilienne. Là, on apprit la prise de Lima par les Chiliens. Le surlendemain de son arrivée, le docteur s'y rendit avec le capitaine Chaudière; mais, le même jour, le blocus était déclaré et toutes les communications interceptées. Pour utiliser à Lima ses loisirs forcés, notre voyageur aurait voulu faire quelques excursions aux environs de la ville, mais la contrée étant occupée par les soldats chiliens et par les « Montoneros, aussi voleurs les uns que les autres », pour aller seulement à une demi-lieue de distance, il fallait s'armer de pied en cap.

Après un séjour infructueux à Lima, et qui lui coûta cher, M. de Tschudi trouva l'occasion de se rendre au petit port de Los Chorillos, avec une escorte de 25 soldats. Puis, s'embarquant sur une goëlette anglaise, il vint rejoindre l'*Edmond* au Callao. Il dut rester à bord trois semaines, mais pendant ce temps il put descendre plusieurs fois à terre, sans cependant s'écarter de la ville, à cause des batailles que se livraient tous les jours les avant-postes ennemis.

Il fit quelques pêches dans la rade, ainsi que trois courses à l'île de San Lorenzo qui la ferme, et récolta ainsi quelques espèces de *Mollusques*, de *Crustacés*, de *Lézards* et d'*Oiseaux*. C'est là, par exemple, qu'il put tuer le *Cormoran de Gaimard* (*Carbo Gaimardi*, Less.) et la belle *Hirondelle de mer Inca* (*Sterna Inca*, Less.) à moustache blanche. Il donna également la chasse à une espèce d'*Otarie*¹, voisine du lion marin, et en tua quelques exemplaires.

¹ C'est l'espèce nouvelle que M. de Tschudi a nommée *Otaria Ulloæ*. Deux exemplaires types sont au Musée de Neuchâtel.

De retour à Lima, il fit dans les environs de la ville une excursion qu'il dit fructueuse, mais le pays était peu sûr. Un soir, en rentrant chez lui, il fut fait prisonnier par une patrouille qui s'emparait de tous les passants pour en faire des soldats. Sa présence d'esprit le sauva, mais il faillit être fusillé.

Lettre de Lima (décembre 1838).

M. de Tschudi raconte que les Chiliens s'étant retirés, Santa Cruz les a fait poursuivre par terre et que, pour détruire leur escadre, il a fait armer deux navires, dont l'un est l'*Edmond*. La nouvelle de la vente de l'*Edmond* aux Péruviens est annoncée aux actionnaires comme une excellente affaire, par une circulaire de MM. de Grenus (8 mars 1838). Les marchandises ont été débarquées et transportées à Lima, où le capitaine Chaudière a ouvert un magasin. (M. de Tschudi prétend qu'on vend à 20 % de perte.) Le second de l'*Edmond*, M. Blanchet, est resté sur le navire, promu au grade de capitaine de corvette; l'*Edmond* a déjà fait une sortie heureuse et capturé un brick chilien. Quant au docteur, qui n'a été averti de la vente du vaisseau que quarante-huit heures avant la sortie de celui-ci, il n'a eu que le temps de débarquer ses effets et est revenu à Lima, où il se trouve dans une position difficile, à cause du manque d'argent.

Pour subvenir à son existence, il se mit alors à pratiquer la médecine et eut la chance de trouver une clientèle. Ayant réussi dans certaines opérations difficiles, il s'acquit quelque réputation. « Tout le monde ici, dit-il, parle du médecin allemand. » Il profita de ses loisirs pour faire des excursions aux environs, le fusil à la main; mais la nature est plutôt pauvre

autour de Lima, aussi la récolte fut-elle peu considérable.

De Lima, M. de Tschudi se rendit à Miraflores, petite ville de la côte, située au milieu d'un vrai désert, riche cependant en oiseaux et en insectes. Il y reçut l'hospitalité chez un négociant hambourgeois dont il avait soigné et guéri la femme. Là il put travailler à son aise; aussi le Musée de Neuchâtel possède-t-il bien des objets venant de Miraflores.

Lettre de Lima (1^{er} mars 1839).

La seconde sortie de l'*Edmond* n'a pas été heureuse: le navire a été attaqué par trois corvettes chiliennes; son capitaine a été tué, et il a fallu rentrer au Callao. En même temps est arrivée la nouvelle de la défaite de Santa Cruz à Yuncaï. Par peur des ennemis, les habitants ont quitté Lima. Tout cela n'a pas empêché M. de Tschudi d'y retourner, et c'est de là qu'il écrit.

Après leur défaite, les Péruviens n'ayant plus besoin de corsaires, l'*Edmond* a été rendu et le capitaine Chaudière en a repris le commandement et est parti subitement pour Guyaquil, sous pavillon étranger laissant à terre M. de Tschudi, sans instructions et sans argent. Ce dernier, pour ne pas mourir de faim, comme il le dit, a dû reprendre l'exercice de la médecine.

Cet abandon de notre voyageur fut vivement reproché au capitaine Chaudière, et M. L. de Coulon attira sur ce procédé l'attention de MM. de Grenus. Ces derniers expliquent la chose par la nécessité où se trouva le capitaine de l'*Edmond*, « qui avait à sauver son navire », de quitter immédiatement le Callao, par crainte des vaisseaux chiliens, et cela sans avoir pu avertir M. de Tschudi qui se trouvait alors « à la cam-

pagne ». Il est difficile de se prononcer à cet égard ; toutefois, il est sûr que pendant quelque temps le docteur se trouva dans une position précaire, absolument dépourvu des ressources pécuniaires nécessaires pour continuer son voyage. Un négociant français consentit à lui faire une avance de 200 piastres sur la somme de 5000 francs que devait, à son retour, lui payer le capitaine, et c'est avec cette somme que notre voyageur put se procurer ce dont il avait besoin pour pénétrer plus avant dans l'intérieur du pays.

M. de Tschudi avait, en effet, résolu d'aller chercher dans les Cordillères un endroit plus propice à ses investigations. Il acheta de la poudre et du plomb, ainsi que des mules et tout ce qui était nécessaire pour un long voyage. Il expose ce plan à M. de Coulon dans la lettre dont nous résumons ici le contenu. « J'ai le bonheur, dit-il, d'avoir pour ce voyage un domestique ou plutôt un compagnon qui me sera d'une utilité incalculable : c'est un jeune Allemand (du nom de E. Klee)¹, venu dans ce pays comme matelot à bord de la *Princesse-Louise*. Ce jeune homme, qui a peut-être vingt-quatre ans, est très honnête et d'un caractère doux ; sa santé est solide et c'est un excellent chasseur, fort et adroit. »

Ne pouvant lui payer de gages réguliers, le docteur convint de lui acheter une mule, de l'équiper et de l'entretenir. En revanche, Klee devait chasser pour le compte de M. de Tschudi. Ce dernier se réserve toutes les espèces rares et, en général, les trois premiers exemplaires de chaque espèce tuée ; son compagnon pourra prendre pour lui les deux suivants ; ce qui

¹ M. de Tschudi a donné son nom à une espèce nouvelle de Timamou, le *Crypturus Kleei*.

sera tué en plus appartiendra au chef de l'expédition.

A la fin de la lettre, notre voyageur annonce à M. de Coulon qu'il vient de s'arranger avec un arriero (muletier) et qu'il compte partir au mois de mars prochain. Il prévient également le directeur du Musée de l'envoi d'une caisse contenant des mammifères, des oiseaux, des reptiles, des coquillages, des insectes et des échantillons minéralogiques des mines de Coquimbo et de Posco.

Lettre datée de Chunchotambo, en Murschüaca, Montaña de Vitoc.

Nous laissons parler ici le voyageur lui-même :

« Je partis de Lima le 14 du mois de mars par Surco, Matucara et San Mateo, me dirigeant vers le pied des Cordillères. Le chemin était excessivement mauvais et dangereux et j'eus, en route, le malheur de perdre une de mes malles. L'âne qui la portait fut tué par une grosse pierre et tomba dans un précipice de plus de 150 pieds, au fond de la rivière Oumac, d'où il nous fut impossible de le retirer. La perte est pour moi très sensible, car, outre une partie de ma poudre et de mon plomb, la malle contenait tous mes instruments, mes livres, mes médicaments et, ce que je regrette le plus, mon journal et mes observations d'histoire naturelle. La perte est d'au moins 1500 fr. Dans les Cordillères mêmes, un de mes chevaux tomba malade d'une maladie propre aux régions élevées des Andes et qui, chaque année, fait périr un grand nombre d'hommes et d'animaux. Ce n'est qu'avec mille peines et difficultés que je pus continuer ma route.

« Je passai les Cordillères sur la glace, à une hauteur de 12 400 pieds, sur un espace de plus de trois lieues. De l'autre côté, j'arrivai à Jauja, petite ville de l'intérieur, pour y attendre mes bagages qui, pour éviter un second accident, n'avançaient que bien lentement. En attendant, je fis une excursion à une mine d'argent de la troisième chaîne des Cordillères, à une hauteur de 11 600 pieds. J'y restai quelques jours et y tuai quelques mammifères et quelques oiseaux curieux.

« De retour à Jauja, j'y trouvai mes bagages et continuai mon voyage. J'arrivai à Tarma, l'endroit le plus important de la région, et de là, après un arrêt de six jours, je me dirigeai vers la seconde chaîne des Cordillères, que je traversai à une hauteur de 9 400 pieds, pour redescendre dans la *Montaña*¹, par des chemins affreux. Enfin j'arrivai à ma destination, après avoir parcouru environ cent cinquante lieues dans l'intérieur du pays².

« Je me trouvais dans la *Montaña* de Vitoc (San Carlos de Vitoc), la plus dépeuplée du Pérou. (Dans les *Reise Skizzen*, M. de Tschudi la signale comme une des plus intéressantes du pays.) Il ne s'y trouve qu'un petit village d'Indiens chrétiens et une plantation de sucre, de café et de coca. Je restai pendant quinze jours avec Klee, mon compagnon, dans la maison de cette plantation, pour m'habituer au climat, car les différences de température sont considérables (de — 6° à + 45° au soleil). Je dus aussi m'accoutumer aux moustiques et reconnaître un peu les environs.

¹ Par le nom de *Montaña*, les Péruviens désignent les montagnes couvertes de forêts vierges.

² La distance de Tarma à Chunchotambo est d'environ vingt lieues.

« La Montaña de Vitoc est partagée par les rivières Ayanamayo et Tulumayo en deux parties : l'une à droite de l'Ayanamayo, vers le sud-est et les Cordillères, cultivée par les Indiens chrétiens ; l'autre à gauche, vers le nord, le Chanchamayo et la Pampa del Sacramento, habitée par les Indiens sauvages, les *Chunchos*, très redoutés à cause de leur cruauté. En réalité, ils sont lâches, mais ils arrivent toujours en très grand nombre et tuent tout ce que leurs flèches peuvent atteindre.

« Voyant que si je restais dans la Montaña cultivée, je ne pourrais tuer qu'un nombre restreint d'animaux, je résolus de pénétrer plus à l'intérieur. Accompagné de quelques Indiens, je traversai l'Ayanamayo et, à plus d'une lieue et demie de la dernière habitation chrétienne, je choisis un emplacement au milieu de la forêt vierge, composée d'arbres immenses, vieux de milliers d'années, et j'y construisis une cabane de troncs d'arbres¹. C'est là que, depuis deux mois, je vis seul avec mon compagnon, dans un endroit où jamais aucun chrétien n'a vécu, entièrement voué à des occupations scientifiques. J'ai ici une vie bien dure. Toute la journée à la chasse, ne revenant que pour faire le dîner et pour préparer les peaux ; avec cela, une mauvaise nourriture : notre pot ne voit guère que les oiseaux et les singes que nous tuons. De temps en temps, les Indiens chrétiens nous apportent des fruits et des pommes de terre, en échange de toiles, rubans, bagues, couteaux, etc., mais ils ne

¹ Dans sa lettre, M. de Tschudi dit : en quatre jours, ce qui semble peu ; dans les *Reise Skizzen*, il dit douze jours, ce qui paraît plus probable. Dans ce dernier ouvrage, il a donné un dessin de l'habitation où lui et Klee ont vécu pendant dix mois environ. (Voy. *Reise Skizzen*, p. 279.)

viennent que rarement et toujours en troupe, de peur des Chunchos. La nuit, je ne dors pas, à cause des moustiques, car, faute d'argent, je n'ai pu acheter à Lima un filet pour me protéger contre ces insectes. Ajoutez à cela les vampires qui, chaque nuit, viennent se poser sur nos couvertures, cherchant un endroit de nos corps où ils puissent pratiquer une saignée.



La lutte de Tschirak.

En outre, je suis constamment exposé aux attaques des Chunchos qui, au premier quartier de la lune, sortent de leurs villages et viennent chasser sur notre territoire. Une fois, ils vinrent jusqu'à deux cents pas de nous; nous les entendîmes parler. Nous sommes toujours très bien armés et ne quittons jamais nos fusils, pas même pour aller chercher de l'eau. Ma maison est construite de telle sorte qu'en coupant une

ficelle, une des parois tombe tout entière, précaution nécessaire pour pouvoir se sauver plus facilement. Dès que j'ai trente à quarante oiseaux, je les porte à la plantation, afin d'en perdre le moins possible, en cas de malheur. Malgré tout, je suis content et en bonne santé, et si parfois il y a quelques moments mélancoliques, je ne perds pas courage et continue ma route.

« Il y a à peine deux mois que nous chassons ici, et j'ai déjà une belle collection. J'aurais bien voulu attendre pour vous envoyer davantage, mais l'état politique du Pérou est tel que, d'un jour à l'autre, les ports peuvent être fermés; dans ce cas, ma position deviendrait difficile. »

La lettre contient des détails sur les animaux observés. M. de Tschudi a tué deux espèces de singes, l'*Atèle noir* et le *Lagotriche de Humboldt*, dont il nous a envoyé de beaux exemplaires. En fait de *carnivores*, on trouve une espèce d'ours, un renard, le puma ou couguar, et deux autres espèces de chats plus petits. Aucun de ces animaux n'a encore été tué par le docteur.

Une espèce d'écureuil (*Sciurus variabilis* Godefroy); une espèce d'Agouti (*Dasyprocta variegata*, Tschudi), des *Viscaches* représentent l'ordre des Rongeurs. La forêt est encore habitée par des *Chauves-souris* (vampires, etc.), des *Sarigues*, une espèce de *Tatou*. Dans la Montaña vit une sorte de *Tapir* (*Tapirus villosus*) connu sous le nom de *Vacca del monte*. Parmi les oiseaux, on remarque le beau *Coq de roche du Pérou* (*Rupicola peruana*, Dum.), à ailes noires, à corps d'un bel orange et de la taille d'un poulet; la femelle, inconnue jusqu'alors, est d'un brun uniforme.

M. de Tschudi mentionne encore des *Perroquets*, des *Aigles*, des *Vautours* (Cathartes), des *Autours*, des *Oiseaux de nuit*, des *Toucans*, des *Coucous*, des *Tangaras*, des *Colombes*, des *Perdrix*, des *Pénélopes*¹, des *Palmipèdes*; quelques *Reptiles* et *Batraciens*, de nombreux *Insectes*, en particulier des Longicornes et des Curculionites; de très grosses *coquilles* terrestres (*Bulimus*), etc.

Notre voyageur compte retourner à Lima en février 1841 pour y embarquer sa collection, qui, suivant les calculs les plus modestes, sera de :

80 à 100 mammifères (Lamas, Alpacas, Vigognes, Chevreuils, etc.);

800 à 1000 Oiseaux;

50 à 60 Reptiles;

Une vingtaine de Poissons;

3000 Coléoptères;

6 à 800 Papillons;

500 Diptères, Hémiptères, Hyménoptères;

2 à 300 coquilles terrestres et fluviatiles;

Quelques sacs de Cryptogames;

Des nids et des œufs d'oiseaux;

Une trentaine de squelettes.

Le tout évalué à 12-14 000 francs.

Ici M. de Tschudi annonce que le capitaine Chaudière lui a enfin réglé son compte, montant à 5000 fr. Mais il paraît que cette somme, qu'il devait recevoir intacte, est singulièrement réduite, parce que, sans le prévenir, on a payé là-dessus les frais faits par le docteur, le roulage, la douane, les habits de voyage, le

¹ Les *Pénélopes* sont des gallinacés d'un type particulier propre aux forêts de l'Amérique du Sud. Ils sont de couleur plutôt foncée, hauts sur jambes, à queue longue, etc.

fusil, etc. Aussi notre voyageur n'a-t-il plus en poche que 37 écus, et c'est sur cette maigre somme qu'il doit vivre pendant seize mois, avant de pouvoir recevoir d'Europe d'autres ressources; il lui faut donc pour le moment rester dans la Montaña, avec ses collections.

M. de Tschudi propose à M. de Coulon de lui envoyer de nouveaux fonds pour lui permettre de pénétrer plus avant dans la Cordillère et de pousser même jusqu'au Marañon, afin d'y continuer ses recherches. Quoi qu'il en soit, il lui faut de l'argent, soit pour retourner en Europe, soit pour aller plus loin, car il a dépensé beaucoup plus qu'il ne le croyait.

Lettre datée d'Achallapayta, Montaña de Vitoc (4 janvier 1840). Fragments :

« Peu de jours après le départ des lettres, je passai une nuit terrible, car les Indiens sauvages vinrent jusqu'à ma maison et j'échappai comme par miracle à une mort certaine. Quelques jours plus tard, ils revinrent au nombre de plus de cinq cents; mais, la seconde fois aussi, ma bonne étoile me sauva.

« Des pluies extraordinaires firent monter les rivières, au point que toutes les communications avec les Indiens chrétiens furent interrompues et que je ne pus quitter ma cabane, exposé à y mourir de faim, après avoir passé une quinzaine de jours sans avoir rien mangé, pendant la journée, qu'un petit morceau de racine.....

« J'ai quitté ma maison de l'intérieur de la forêt, je me suis construit une autre cabane, plus loin des Chunchos, et ai continué ma chasse. »

Ici viennent d'autres détails sur les animaux de l'endroit, et sur quelques plantes médicinales.

« Je suis condamné à rester dans la Montaña de Vitoc, jusqu'à ce que j'aie reçu des ressources. Il y a vingt-trois mois que je n'ai reçu de nouvelles..... »

Un post-scriptum ajoute : « Le temps des pluies a commencé au mois d'octobre et il pleut journellement, de manière que je ne puis quitter ma cabane que pendant quatre ou cinq heures tous les cinq jours. Je ne passerai pas un second hiver dans cette Montaña, car je vois bien que c'est du temps perdu : je prends bien des insectes, mais pas de mammifères ni d'oiseaux. »

Lettre de Jauja (22 février 1840).

M. de Tschudi dit qu'il a enfin reçu, au bout de deux ans, les premières nouvelles de M. de Coulon ; une des lettres est restée trois mois à Bordeaux, avant d'être expédiée.

« Je regrette infiniment de ne pouvoir vous communiquer beaucoup de choses agréables. Le temps des pluies me force à quitter les forêts vierges. J'ai laissé dans ma maison le jeune homme qui m'a accompagné, et je me suis retiré dans la Puna (plateaux). L'humidité de la Montaña est telle que mes pieds ont commencé à devenir mous et que des trous purulents s'y sont ouverts. Nous avons beaucoup souffert et le pis, c'est que, pendant ce temps de pluies atroces, je n'ai pu quitter la cabane. Malgré cette humidité incroyable, j'ai cependant trouvé le moyen de conserver la collection. (Voir dans le tome II des *Reise Skizzen*, page 286, la description des effets de cette humidité.)

« Dans la Puna, j'ai souffert bien davantage que dans la Montaña. J'ai vécu vingt jours dans une caverne et, tous les matins, ma couverture s'est trou-

vée couverte de trois pouces de neige. Ajoutez à cela le manque d'un bon feu, car il n'y a ici à brûler que des excréments de vaches, de moutons ou de lamas. Pour mes repas, de la viande séchée.

« Tous les jours, je montai ma mule pour aller à la chasse des vigognes, et je faillis plus d'une fois y perdre la vie. Un jour je cassai la jambe à un superbe mâle; mon chien partit après l'animal boiteux, et moi je le suivis sur ma mule. Une tempête terrible me fit perdre ma route. Le lendemain je retournai chercher ma proie et la trouvai, en effet, mais mon chien, bien mal élevé, avait tué la vigogne et l'avait dévorée. Je n'en sauvai que quelques morceaux de peau et un gigot pour moi. »

M. de Tschudi se félicite de sa santé, mais se plaint de manquer d'argent. Pour subsister, il s'est remis à a pratique de la médecine et gagne ainsi, de temps en temps, quelques piastres. Il compte partir le lendemain pour Lima, afin d'expédier en Europe ses collections. Il raconte que le capitaine Chaudière est en ce moment dans l'Amérique centrale; où il charge sur l'*Edmond* de la cochenille, de l'indigo, etc. Puis viennent ces réflexions mélancoliques : « Le malheur et les contretemps qui m'ont poursuivi continuellement depuis mon départ d'Europe ont bien calmé le feu dévorant qui m'a aveuglé au commencement tant de fois et qui a fait place à des réflexions mûres et à un calme bien nécessaire pour une entreprise comme la mienne. »

En post-scriptum, on trouve ces mots datés de Lima (28 février 1840) : « Je viens d'arriver à Lima. J'ai passé les Cordillères par un temps affreux. Tous les chemins, couverts de neige, me firent perdre beau-

coup de temps pour descendre dans la vallée. Je ne pense rester que quelques jours ici. »

Ainsi se termine la correspondance de M. de Tschudi. On voit par les *Reise Skizzen* que l'auteur de ces lettres ne revint pas tout de suite en Europe. Il resta au Pérou et, au commencement de 1842, se prépara pour son propre compte à un long voyage, devant durer plusieurs années et destiné à explorer toutes les provinces du Pérou. Mais, dans les Cordillères, il fut atteint d'une forte fièvre nerveuse qui le mit aux portes du tombeau. Comme, après son rétablissement, il eut un urgent besoin de repos, tant de l'esprit que du corps, il résolut de le chercher sur la mer et s'embarqua pour l'Europe où il arriva le 6 janvier 1843, après une absence de cinq ans.

Bien des années plus tard, M. de Tschudi retourna en Amérique. Il y était envoyé par le Conseil fédéral pour veiller aux intérêts des Suisses établis au Brésil. Nous le trouvons ensuite chargé d'affaires ou ministre de la Confédération à Vienne (Autriche). Il y est mort, si nous ne nous trompons, il y a quelques années.

Les envois de notre voyageur parvinrent heureusement au Musée de Neuchâtel. Il s'y trouvait bien des espèces nouvelles et précieuses. Les types, décrits par M. de Tschudi dans un important ouvrage, la *Fauna peruana*, se trouvent en grande partie dans nos vitrines; certaines figures sont même des copies des exemplaires que nous possédons (*Otaria ulloæ*, *Cervus antisensis*, *Auchenia vicunia* et son petit, etc.).

Le nombre des échantillons exposés au Musée est le suivant :

Mammifères	31 espèces	43 exemplaires
Oiseaux	204 »	292 »
Reptiles	31 »	60 »
Batraciens	7 »	13 »
Poissons	5 »	15 »
Total des Vertébrés	<u>278</u> »	<u>423</u> »
Mollusques ¹	93 »	234 »

Beaucoup d'insectes, et un certain nombre d'autres objets (squelettes d'animaux, crânes humains, etc.).

Avec les doubles, ont été faits de nombreux échanges qui ont considérablement augmenté nos collections. Les types des espèces nouvelles ont été consultés par certains grands Musées d'Europe (British Museum, Musée de Turin, etc.) qui, dans les ouvrages qu'ils publient, mentionnent le Musée de Neuchâtel.

Nous ne pouvons clore cette notice sans exprimer l'admiration que nous inspire la conduite de M. de Tschudi et la reconnaissance que lui gardent ceux qui s'occupent spécialement de notre Musée. Combien d'autres se seraient découragés, auxquels on aurait, certes, pardonné d'avoir abandonné la partie. Notre voyageur a tenu à aller jusqu'au bout, à remplir consciencieusement sa tâche et, malgré tous les obstacles qu'il a rencontrés, on peut dire qu'il a réussi. Honneur donc au voyageur hardi, entreprenant, persévérant; mais n'oublions pas que ce sont MM. de Coulon, père et fils, qui ont pris l'initiative de l'entreprise et l'ont rendue possible. Ils ont acquis ainsi un titre de plus à la reconnaissance que leur doit tout bon Neuchâtelois.

¹ Les mollusques ont été énumérés et les espèces nouvelles décrites par le célèbre conchyliologiste Troschel.